

# Le cardinal Ratzinger et le féminisme

Albert Bastenier

Rien n'a changé! Globalement, le cardinal Ratzinger continue de parler comme si la version catholique romaine du christianisme constituait assurément, et à elle seule, le dernier et indispensable rempart de la pensée face à l'égarement intellectuel des modernes.

Dans le document sur « la collaboration de l'homme et de la femme dans le monde et dans l'Église », publié en aout 2004, il s'agit pour ce porte-parole autorisé de l'Église catholique, non pas de se demander de quelles requêtes le féminisme contemporain est porteur, mais de réfuter ce qu'il ne parvient à comprendre que comme les arguments délétères que mettent en circulation les positions radicales de ce mouvement. On a affaire, dit-il, à une idéologie égalitariste qui prône la guerre des sexes et qui cause préjudice aux femmes elles-mêmes. Car elle les éloigne de leur destin naturel, tout à la fois biologique et altruiste qui, selon le point de vue vitaliste du prélat, est de donner la vie, d'en rappeler le prix à travers les larmes et de la rendre encore possible dans les situations extrêmes. Or le féminisme, selon lui, ne fait que développer une anthropologie qui, d'une part, pense pouvoir échapper à tout déter-

minisme biologique, promouvant ainsi la mise en question de la famille qui est par nature biparentale, et qui, d'autre part, table sur une sexualité polymorphe plaçant sur le même plan l'homosexualité et l'hétérosexualité. Ce sont là, dit-il, des distorsions intellectuelles et morales aux effets mortels.

On se demandera tout d'abord quel est ce féminisme que le cardinal parvient à identifier avec une telle sureté intellectuelle. Tous les observateurs attentifs de ce mouvement savent bien que, sur la scène contemporaine, il n'apparaît nulle part au travers d'un tel monolithisme, mais bien plutôt comme une mouvance complexe et pleine de débats contradictoires, typiquement expressif en cela de la culture démocratique au sein de laquelle une figure de l'humanité se cherche. Pour cela, elle accepte le principe de la délibération à propos du sens ultime des choses de l'existence — dont celles du sexe — à propos desquelles personne n'est plus en mesure de se présenter comme l'interprète définitif, attitré et inspiré. Mais sans doute l'entrée dans les controverses de la culture contemporaine est-elle en dessous de la dignité intellectuelle du depositaire

de la vérité qu'entend malgré tout être le cardinal. La vieille ambition d'hégémonie cléricale demeure active chez lui, pour qui l'articulation entre le ciel et la terre paraît n'avoir jamais posé de question et qui continue imperturbablement à administrer le dogme au sein de son appareil religieux.

Mais c'est l'audace ingénue de cet ecclésiastique donneur de leçon qui étonne ensuite. Elle réside à coup sûr dans ce qu'il persévère à draper son Église d'une capacité « d'expertise en humanité » que, pourtant, trop de ses pratiques actuelles ou anciennes démentent. Face à la question posée par les femmes à la société contemporaine depuis près d'un demi-siècle, cette institution religieuse n'a, en effet, cessé de postuler une conception essentiellement biologique de la « loi naturelle » et d'afficher de cette manière une radicale incapacité à entrer dans les débats que le mouvement féministe, mieux que tout autre, a inscrits à l'agenda intellectuel et social du temps présent. Plus gravement encore à charge de la pseudo-expertise humaniste de l'Église catholique: elle, qui se targue de défendre véritablement la condition féminine, s'est révélée bien incapable durant la même période d'en proposer une figure renouvelée, c'est-à-dire moins subalterne, en son propre sein. Au point que, après avoir historiquement perdu la classe ouvrière tout d'abord, perdu les élites intellectuelles modernes ensuite, elle est en train de perdre les femmes. Car il est visible que celles-ci désinvestissent de plus en plus la culture catholique qui s'avère incapable d'apporter la moindre contribution significative à la « cause des femmes ».

Mais, dira-t-on, l'intervention du cardinal Ratzinger ne fait en somme que verser une pièce de plus à l'épais dossier romain sur la sexualité qui, depuis 1968 avec l'encyclique *Humanae Vitæ*,

amoncelle les preuves d'un divorce culturel. Comment comprendre toutefois l'aveuglement persistant de cette institution religieuse vis-à-vis d'elle-même et sa surdité à l'égard des questions qui montent de la société qu'elle prétend pourtant vouloir rencontrer? On ne voit guère d'autre explication à cette situation que la panique des théologiens romains face à ce que, dans l'émancipation des femmes et ses répercussions sur la structure traditionnelle de la famille, ils éprouvent comme la rupture du maillon essentiel d'un système d'emprise religieuse vis-à-vis duquel ils ne consentent pas à rompre. On pourrait certes leur faire remarquer que ce système emprunte ses arguments aux conceptions religieuses les plus archaïques et anté-chrétiennes qui soient, plutôt qu'aux évangiles eux-mêmes. Peine perdue jusqu'ici. La pensée romaine s'obstine à pactiser avec cette veine d'inspiration-là. Elle y trouve, croit-elle, le moyen le plus sûr de fixer une limite indépassable à la revendication d'autonomie de la culture démocratique. Mais dans cette bataille intellectuelle perdue d'avance, la haute administration romaine accepte dans son aveuglement de se faire en même temps l'étrange complice d'une inversion et perversion des termes de la pensée théologique elle-même. Car les femmes, en effet, doivent demeurer soumises à ce que serait la loi biologique de leur sexe non pas d'abord parce qu'il est évident que la volonté du Dieu des évangiles l'exigerait, mais parce que dans la soumission des femmes à cette loi, la pensée catholique croit trouver l'argument qui fonderait indiscutablement l'autorité de ceux qui se sont donnés pour métier d'interpréter de manière inspirée la volonté divine. En quelque sorte, l'ultime manière de faire servir le sexe des femmes à l'établissement d'un pouvoir autre que le leur. ■